

Jacques Derrida, *La Voix et le phénomène*, Paris, P.U.F., Collection « Épiméthée », 1967, 117 p.; *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, Collection « Tel Quel », 1967, 439 p.; *De la grammatologie*, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1967, 445 p.

Denis Saint-Jacques

Volume 1, Number 3, décembre 1968

Le Poète dans la société contemporaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500054ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500054ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Jacques, D. (1968). Review of [Jacques Derrida, *La Voix et le phénomène*, Paris, P.U.F., Collection « Épiméthée », 1967, 117 p.; *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, Collection « Tel Quel », 1967, 439 p.; *De la grammatologie*, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1967, 445 p.] *Études littéraires*, 1(3), 452–455. <https://doi.org/10.7202/500054ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

ensuite la finesse de son sens historique du goût et du sentiment de notre poésie. En disposant son sommaire dans l'ordre chronologique pour l'harmoniser avec la disposition des morceaux choisis, il donne au lecteur une image fidèle du déplacement dans les thèmes, des variations dans la force des influences extérieures, de l'urbanisation que nous venons de subir, de la curiosité de plus en plus universelle de nos poètes.

La qualité de l'introduction et le choix représentatif des poèmes mériteraient cependant une meilleure présentation. On souhaiterait que les éditeurs, ayant décidé de publier ce livre, eussent aussi décidé de lui donner un aspect attrayant. La couverture d'un gris morne ne fait pas justice au contenu plein de vie, les petits caractères typographiques et les pages mal aérées rendent la lecture difficile et fatigante.

John STOCKDALE

*Université Laval*

□ □ □

Jacques DERRIDA, **la Voix et le phénomène**, Paris, P.U.F., Collection « Épiméthée », 1967, 117 p.; **l'Écriture et la différence**, Paris, Seuil, Collection « Tel Quel », 1967, 439 p.; **De la grammatologie**, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1967, 445 p.

« Au commencement était l'écriture », voilà la troublante hérésie qu'un philosophe français proclame aujourd'hui contre ce que nous ont toujours appris les sciences du langage, la philosophie et plus remarquablement encore, l'Écriture elle-même. Il ne s'agit pas de quelque boutade, cette attaque contre la théocratie du verbe a un

caractère massif et réfléchi qui ne permet pas qu'on l'écarte aisément; il faut dès à présent compter avec une fondamentale et extrêmement séditieuse pensée: la grammatologie. On pouvait depuis 1962 avoir quelque idée de la problématique dégagée par Jacques Derrida, professeur d'histoire de la philosophie à l'ENS, grâce à divers articles parus dans la *Revue de de métaphysique et de morale*, *Critique* ou *Tel Quel*, et aussi à une importante *Introduction à l'origine de la géométrie* de Husserl; pourtant la publication en 1967 des trois volumes qui offrent une première somme de sa recherche — plus de mille pages — apparaît dès maintenant comme un événement tant pour la philosophie que la linguistique. S'il faut suivre Derrida, ce sera pour instaurer une science du langage fondée sur le primat de la trace inscrite contre le postulat phonologiste de toute la linguistique moderne et en particulier saussurienne, ce sera pour enfin toucher à cette clôture de la métaphysique par Nietzsche et Heidegger et trouver l'origine transcendante, si ce concept peut garder un sens, non dans la présence à soi de la vie mais dans la *différance* de l'articulation. C'est-à-dire que la linguistique de la parole se verrait supplantée par la science de l'écriture et la philosophie de l'être par la pensée de la différence et de son devenir. De telles prétentions semblent à juste titre scandaleuses, mais dans l'ordre de l'esprit, « louange à celui par qui le scandale arrive! »

D'abord phénoménologue et exégète orthodoxe de Husserl (« Genèse et structure » et la *phénoménologie*), dans *l'Écriture et la différence*, Derrida ne se sent pas assuré sur les fondements de cette pensée. Si le développement lui en apparaît d'une rigoureuse solidité, il n'en va pas de même pour les assises. À vrai dire, pour lui,

l'entreprise philosophique s'avère minée de l'intérieur dès son début grec et si Michel Foucault semble s'en prendre à Descartes, Georges Bataille à Hegel ou Emmanuel Lévinas à Husserl, il ne ferait pas bon se fier aux apparences, ce qu'ils contestent se révèle à l'œil attentif comme toute la réflexion métaphysique depuis Parménide (« *Cogito* et histoire de la folie », « De l'économie restreinte à l'économie générale » et « Violence et métaphysique », dans *l'Écriture et la différence*). Au fond, ce qu'on élabore en Occident sous le nom de philosophie répond à une séduction de l'esprit par la tentation de l'unité et la fascination de la présence dont une psychanalyse encore à naître devrait se préoccuper. Et l'on peut certes considérer comme une auto-analyse la critique implacable que Derrida fait subir à la théorie du signe dans la phénoménologie, ou encore comme un exorcisme d'une figure du père, qui hanterait son esprit, l'ombre de Husserl. *La voix et le phénomène* porte à la réflexion du philosophe allemand un coup dont on ne voit pas comment on pourrait la sauver : le signe transcendantal qui n'aurait pas valeur d'indice pour pouvoir demeurer présence à soi de la présence devrait pourtant dans l'expression s'ajouter à la conscience, ainsi la conscience se manquerait à elle-même et aurait besoin d'un *supplément d'origine*, supplément qui révèle la possibilité d'une non-présence originare. « La supplémentarité est bien la *différance*, l'opération du différer qui, à la fois, fissure et retarde la présence, la soumettant à la division et au délai originaires. [...] La différence supplémentaire vicarie la présence dans son manque originare à elle-même ». Par dérivations corollaires, cette réflexion conduit à de surprenantes conclusions : l'histoire et la métaphysique « ont eu lieu », ce qui a cours depuis

Hegel ne devrait plus pouvoir répondre à de telles dénominations. Le discours philosophique est devenu « jeu ».

De ce point de vue, le jeu même de la littérature acquiert une nouvelle valeur, non pas dans ce qu'on peut en comprendre ou en réduire au *logos*, mais justement dans ce qui y a toujours défié la raison. La critique formaliste ou structurale en art littéraire ne se révèle qu'une forme d'aveuglement à la littérarité véritable. Devant le livre de Jean Rousset, *Forme et signification*, Derrida s'inquiète : il y a un autre de la forme, comme tel absolument irréductible à la structure et c'est la force (« Force et signification », dans *l'Écriture et la différence*). L'originalité véritable de l'acte créateur n'est-elle pas plutôt à chercher du côté de la force qui produit que du système qui résulte, force qui conteste et nie la structure où elle se produit et qu'elle produit à la fois ? Il n'en est peut-être pas de meilleur exemple que la tentative désespérée d'Antonin Artaud vers le théâtre de la cruauté (« la Parole soufflée » et « le Théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation », dans *l'Écriture et la différence*). Si l'on peut patiemment décrire, commenter, expliquer l'œuvre de ce fou, si l'on peut en faire une sorte d'exemple de ce que la folie refuse de la raison, il est facile de faire voir que « description », « commentaire », « explication », « exemple » appartiennent déjà au *logos* et ont d'entrée de jeu trahi ce qu'ils indiquent. Passant outre, Derrida montre que l'aliénation artaudienne consiste en une recherche désespérée de l'inaliénation, de la présence à soi de la présence et de l'unité homogène de la vie. Curieux renversement où la déraison agit en désir de raison. Comme Artaud marque un impossible, sur une autre face de la même question, Edmond Jabès inscrit un possible (« Edmond

Jabès et la question du livre » et « Ellipse », dans *l'Écriture et la différence*), l'écriture, aliénation de l'auteur écrit par son œuvre, absence du livre originare éclaté, dans le jeu de la trace et duplicité de la répétition de la création jamais identique à elle-même. Derrida nous invite à penser avec Jabès la clôture de l'époque du livre sans que disparaisse le signe écrit.

Au reste, nous savions depuis Freud que l'homme ne peut plus se définir par sa conscience, mais peut-être avions-nous oublié à quoi le chercheur viennois avait comparé l'appareil psychique dans sa « Note sur le bloc magique » : une machine à écrire. Cela soulève une question : « Non pas si le psychisme est bien une sorte de texte mais : qu'est-ce qu'un texte et que doit être le psychisme pour être représenté par un texte ? » (« Freud et la scène de l'écriture », dans *l'Écriture et la différence*). Cela soulève aussi le problème du rapport de la métaphore, de celle de l'écriture en particulier, à la structure de l'esprit comme système graphique. On imagine avec quelle attention, quelle curiosité le grammatologue suit le cheminement de cette pensée du psychanalyste. Comme la philosophie et la littérature, les sciences humaines semblent reconnaître au jeu de la trace écrite une valeur fondamentale au sein de leur problématique. Et c'est justement à cette notion de jeu que Derrida fait appel dans un commentaire de la pensée structuraliste de Claude Lévi-Strauss (« la Structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », dans *l'Écriture et la différence*). La perte d'un centre objectif pour la structure se traduit comme l'avènement du « jeu » : tout point de référence apparaissant arbitraire et renvoyant à tout autre point égal à lui en droit. On se retrouve bien là à nouveau dans la

pensée de la différence et au plus près de la joie nietzschéenne dans un devenir sans morale.

Ce thème partout retrouvé et sans cesse repris de la *différance* s'affirme et se déploie dans « l'Écriture avant la lettre », matrice théorique *De la grammatologie*. Ici, rien ne vient distraire d'elle-même la pensée du *graphein*. La réflexion porte d'abord sur la clôture de l'époque du livre et Derrida convoque Nietzsche, Heidegger et la cybernétique à un ébranlement de la métaphysique théocentrique et logocentrique du livre unique signifiant idéal d'un signifié absolu. Or il n'y a pas de signifié transcendantal s'il faut penser l'être comme trace. La *différance* de l'empreinte comme origine ne suscite pas le livre mais l'écriture décentrée ou mieux délivrée de centre. La sémiotique de Peirce se donne alors comme logique formelle et le renvoi de signes à signes comme seul mode de la pensée. Ainsi, il n'y aurait de signifiant que d'un autre signifiant. Cette formule décrit exactement ce que la pensée phonologiste reproche comme un défaut à l'écriture, son extériorité. Mais patiemment le philosophe met la pensée de Saussure en contradiction avec elle-même et révèle le phonologisme sous son véritable jour de censure de l'écriture. D'ailleurs, refusant ce refoulement, Hjelmslev a pu penser une linguistique algébriste, la glosématique fondée sur l'articulation de la différence et qui refuse toute primauté de la voix sur l'inscription.

Évidemment, si la question doit déborder la linguistique entendue comme science régionale, il faut aussi déborder le concept courant d'écriture. Inscrit ou proféré, un signe n'est qu'un signe sans privilège en droit sur tout autre. Toutefois, l'archi-écriture, trace instituée, formation de la forme et être-imprimé de l'empreinte apparaît comme ce qui tient lieu d'origine absolue tout en rappelant en sa

structure ce qu'on a toujours appelé « écriture ». Étrange pensée que celle-ci : « La trace est en effet l'origine absolue du sens en général. Ce qui revient à dire, encore une fois qu'il n'y a pas d'origine absolue du sens en général. La trace est la différence [...] et aucun concept métaphysique ne peut la décrire », car c'est elle qui permet l'étant. De là, on peut procéder à une intéressante déconstruction de la temporalité linéaire traditionnelle du présent vivant en une « brisure » synthétisant différence et articulation. Sur ces ruines de la philosophie, la pensée est à reprendre.

Il s'agit pourtant aussi de voir quelle utilisation pratique peut avoir la grammatologie comme science positive et Derrida se tourne alors vers l'histoire concrète du graphisme dont il s'applique à détruire tous les présupposés ontologiques. Car seule une connaissance sans préjugés de l'expérience écrite pourra livrer des concepts opératoires valables pour une recherche positive qu'une

actuelle science expérimentale de l'écriture ne saurait encore tenter. Il faudrait encore signaler le très important essai « Nature, culture, écriture » (dans *De la grammatologie*), lecture commentée de *l'Essai sur l'origine des langues* de Rousseau, auteur lourd de sens pour la pensée d'aujourd'hui comme une importante référence à Lévi-Strauss le fait voir.

La réflexion que suscitent ces trois ouvrages déborde bien sûr les quelques remarques esquissées ici et dégage un champ de pensée dont nous sommes encore incertains, mais on peut croire que l'assurance se meurt avec l'illusion du centre de de référence et du signifié absolu. Jacques Derrida nous annonce la liberté de l'esprit comme insécurité et il reste paradoxal que ce soit un philosophe, penseur de l'origine du sens, qui proclame l'impossibilité de l'origine en pensée.

Denis SAINT-JACQUES

*St. Michael's College (Toronto)*